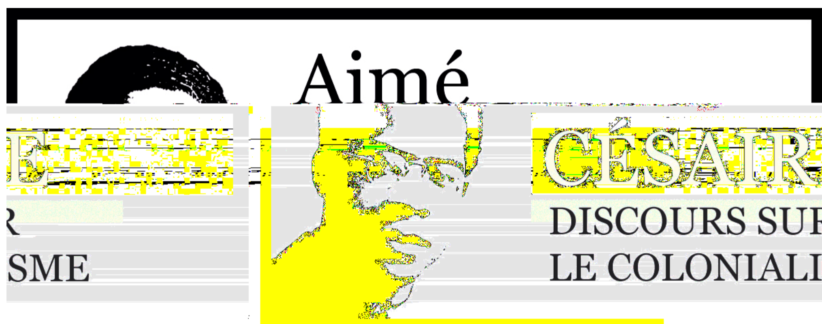


Une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation décadente.
Une civilisation qui choisit de fermer les yeux à ses problèmes les plus cruciaux est une civilisation atteinte.
Une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde.

Le fait est que la civilisation dite « européenne », la civilisation « occidentale », telle que l'ont façonnée deux siècles de régime bourgeois, est incapable de résoudre les deux problèmes majeurs auxquels son existence a donné naissance : le problème du prolétariat et le problème colonial ; que, déférée à la barre de la « raison » comme à la barre de la « conscience », cette Europe-là est impuissante à se justifier ; et que, de plus en plus, elle se réfugie dans une hypocrisie d'autant plus odieuse qu'elle a de moins en moins chance de tromper.

L'Europe est indéfendable.

Il parait que c'est la constatation que se confient tout bas les stratèges américains.

En soi cela n'est pas grave.

Le grave est que « l'Europe » est moralement, spirituellement indéfendable.

Et aujourd'hui il se trouve que ce ne sont pas seulement les masses européennes qui incriminent, mais que l'acte d'accusation est proféré sur le plan mondial par des dizaines et des dizaines de millions d'hommes qui, du fond de l'esclavage, s'érigent en juges.

On peut tuer en Indochine, torturer à Madagascar, emprisonner en Afrique Noire, sévir aux Antilles. Les colonisés savent désormais qu'ils

VISIT…

LANZAROTE
Caliente.COM

ont sur les colonialistes un avantage. Ils savent que leurs « maîtres » provisoires mentent.

Donc que leurs maîtres sont faibles.

Et puisque aujourd'hui il m'est demandé de parler de la colonisation et de la civilisation, allons droit au mensonge principal à partir duquel prolifèrent tous les autres.

Colonisation et civilisation ?

La malédiction la plus commune en cette matière est d'être la dupe de bonne foi d'une hypocrisie collective, habile à mal poser les problèmes pour mieux légitimer les odieuses solutions qu'on leur apporte.

Cela revient à dire que l'essentiel est ici de voir clair, de penser clair, entendre dangereusement, de répondre clair à l'innocente question initiale : qu'est-ce en son principe que la colonisation ? De convenir de ce qu'elle n'est point ; ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer les frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni élargissement de Dieu, ni extension du Droit, d'admettre une fois pour toutes, sans volonté de broncher aux conséquences, que le geste décisif est ici de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force, avec, derrière, l'ombre portée, maléfique, d'une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée, de façon interne, d'étendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes.

Poursuivant mon analyse, je trouve que l'hypocrisie est de date récente ; que ni Cortez découvrant Mexico du haut du grand *téocalli*, ni Pizarre devant Cuzco (encore moins Marco Polo devant *Cambaluc*), ne protestent d'être les fourriers d'un ordre supérieur ; qu'ils tuent ; qu'ils pillent ; qu'ils ont des casques, des lances, des cupidités ; que les baveurs sont venus plus tard ; que le grand responsable dans ce domaine est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : *Christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie*, d'où ne pouvaient que s'ensuivre d'abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres.

Cela réglé, j'admets que mettre les civilisations différentes en contact les unes avec les autres est bien ; que marier des mondes diffé-

rents est excellent ; qu'une civilisation, quel que soit son génie intime, à se replier sur elle-même, s'étiole ; que l'échange est ici l'oxygène, et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que, d'avoir été le lieu géométrique de toutes les idées, le réceptacle de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur redistributeur d'énergie.

Mais alors, je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment *mis en contact ?* ou, si l'on préfère, de toutes les manières *d'établir le contact*, était-elle la meilleure ?

Je réponds *non*.

Et je dis que de la *colonisation* à la *civilisation*, la distance est infinie ; que, de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir une seule valeur humaine.

Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à *déciviliser* le colonisateur, à l'*abrutir* au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Viet-Nam une tête coupée et un œil crevé et qu'en France on accepte, une fillette violée et qu'en France on accepte, un Malgache supplicié et qu'en France on accepte, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et « interrogés », de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'*ensauvagement* du continent.

Et alors, un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevalets.

On s'étonne, on s'indigne. On dit : « Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera ! » Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens ; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il sourd, qu'il

perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies, de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.

Oui, il vaudrait la peine d'étudier, cliniquement, dans le détail, les démarches d'Hitler et de l'hitlérisme et de révéler au très distingué, très humaniste, très chrétien bourgeois du XX^e^ siècle qu'il porte en lui un Hitler qui s'ignore, qu'Hitler l'*habite*, qu'Hitler est son *démon*, que s'il le vitupère, c'est par manque de logique, et qu'au fond, ce qu'il ne pardonne pas à Hitler, ce n'est pas *le crime* en soi, *le crime contre l'homme*, ce n'est pas *l'humiliation de l'homme en soi*, c'est le crime contre l'homme blanc, c'est l'humiliation de l'homme blanc, et d'avoir appliqué à l'Europe des procédés colonialistes dont ne relevaient jusqu'ici que les Arabes d'Algérie, les coolies de l'Inde et les nègres d'Afrique.

Et c'est là le grand reproche que j'adresse au pseudo-humanisme : d'avoir trop longtemps rapetissé les droits de l'homme, d'en avoir eu, d'en avoir encore une conception étroite et parcellaire, partielle et partiale et, tout compte fait, sordidement raciste.

J'ai beaucoup parlé d'Hitler. C'est qu'il le mérite : il permet de voir gros et de saisir que la société capitaliste, à son stade actuel, est incapable de fonder un droit des gens, comme elle s'avère impuissante à fonder une morale individuelle. Qu'on le veuille ou non : au bout du cul-de-sac Europe, je veux dire l'Europe d'Adenauer, de Schuman, Bidault et quelques autres, il y a Hitler. Au bout du capitalisme, désireux de se survivre, il y a Hitler. Au bout de l'humanisme formel et du renoncement philosophique, il y a Hitler.

Et, dès lors, une de ses phrases s'impose à moi :

« Nous aspirons, non pas à l'égalité, mais à la domination. Le pays de race étrangère devra redevenir un pays de serfs, de journaliers agricoles ou de travailleurs industriels. Il ne s'agit pas de supprimer les inégalités parmi les hommes, mais de les amplifier et d'en faire une loi. »

Cela sonne net, hautain, brutal, et nous installe en pleine sauvagerie hurlante. Mais descendons d'un degré.

Qui parle ? J'ai honte à le dire : c'est *l'humaniste* occidental, le philosophe « idéaliste ». Qu'il s'appelle Renan, c'est un hasard. Que ce soit tiré d'un livre intitulé : *La Réforme intellectuelle et moral*e, qu'il ait été écrit en France, au lendemain d'une guerre que la France avait voulu du droit contre la force, cela en dit long sur les mœurs bourgeoises.

« La régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité. L'homme du peuple est presque toujours, chez nous, un noble déclassé, sa lourde main est bien mieux faite pour manier l'épée que l'outil servile. Plutôt que de travailler, il choisit de se battre, c'est-à-dire qu'il revient à son premier état. *Regere imperio populos*, voilà notre vocation. Versez cette dévorante activité sur des pays qui, comme la Chine, appellent la conquête étrangère. Des aventuriers qui troublent la société européenne, faites un *ver sacrum*, un essaim comme ceux des Francs, des Lombards, des Normands, chacun sera dans son rôle. La nature a fait une race d'ouvriers, c'est la race chinoise, d'une dextérité de main merveilleuse sans presque aucun sentiment d'honneur ; gouvernez-la avec justice, en prélevant d'elle, pour le bienfait d'un tel gouvernement, un ample douaire au profit de la race conquérante, elle sera satisfaite ; une race de travailleurs de la terre, c'est le nègre ; soyez pour lui bon et humain, et tout sera dans l'ordre ; une race de maîtres et de soldats, c'est la race européenne. Réduisez cette noble race à travailler dans l'ergastule comme des nègres et des Chinois, elle se révolte. Tout révolté est, chez nous, plus ou moins, un soldat qui a manqué sa vocation, un être fait pour la vie héroïque, et que vous appliquez *à une besogne contraire à sa race*, mauvais ouvrier, trop bon soldat. Or, la vie qui révolte nos travailleurs rendrait heureux un Chinois, un fellah, êtres qui ne sont nullement militaires. *Que chacun fasse ce pour quoi il est fait, et tout ira bien*. »

Hitler ? Rosenberg ? Non, Renan.

Mais descendons encore d'un degré. Et c'est le politicien verbeux. Qui proteste ? Personne, que je sache, lorsque M. Albert Sarraut, tenant discours aux élèves de l'École coloniale, leur enseigne qu'il serait puéril d'opposer aux entreprises européennes de colonisation « un prétendu droit d'occupation et je ne sais quel autre droit de farouche isolement qui pérenniseraient en des mains incapables la vaine possession de richesses sans emploi ».

Et qui s'indigne d'entendre un certain R.P. Barde assurer que les biens de ce monde, « s'ils restaient indéfiniment répartis, comme ils le seraient sans la colonisation, ne répondraient ni aux desseins de Dieu, ni aux justes exigences de la collectivité humaine » ?

Attendu, comme l'affirme son confrère en christianisme, le R.P. Muller : « que l'humanité ne doit pas, ne peut pas souffrir que l'incapacité, l'incurie, la paresse des peuples sauvages laissent indéfiniment sans emploi les richesses que Dieu leur a confiées avec mission de les faire servir au bien de tous ».

Personne.

Je veux dire pas un écrivain patenté, pas un académicien, pas un prédicateur, pas un politicien, pas un croisé du droit et de la religion, pas un « défenseur de la personne humaine ».

Et pourtant, par la bouche des Sarraut et des Barde, des Muller et des Renan, par la bouche de tous ceux qui jugeaient et jugent licite d'appliquer aux peuples extra-européens, et au bénéfice de nations plus fortes et mieux équipées, « une sorte d'expropriation pour cause d'utilité publique », c'était déjà Hitler qui parlait !

Où veux-je en venir ? À cette idée : que nul ne colonise innocemment, que nul non plus ne colonise impunément ; qu'une nation qui colonise, qu'une civilisation qui justifie la colonisation — donc la force — est déjà une civilisation malade, une civilisation moralement atteinte, qui, irrésistiblement, de conséquence en conséquence, de reniement en reniement, appelle son Hitler, je veux dire son châtiment.

Colonisation : tête de pont dans une civilisation de la barbarie d'où, à n'importe quel moment, peut déboucher la négation pure et simple de la civilisation.

J'ai relevé dans l'histoire des expéditions coloniales quelques traits que j'ai cités ailleurs tout à loisir.

Cela n'a pas eu l'heur de plaire à tout le monde. Il paraît que c'est tirer de vieux squelettes du placard. Voire !

Était-il inutile de citer le colonel de Montagnac, un des conquérants de l'Algérie :

« Pour chasser les idées qui m'assiègent quelquefois, je fais couper des têtes, non pas des têtes d'artichauts, mais bien des têtes d'hommes. »

Convenait-il de refuser la parole au comte d'Herisson :

« Il est vrai que nous rapportons un plein barils d'oreilles récoltées, paire à paire, sur les prisonniers, amis ou ennemis. »

Fallait-il refuser à Saint-Arnaud le droit de faire sa profession de foi barbare :

« On ravage, on brûle, on pille, on détruit les maisons et les arbres. »

Fallait-il empêcher le maréchal Bugeaud de systématiser tout cela dans une théorie audacieuse et de se revendiquer des grands ancêtres :

« Il faut une grande invasion en Afrique qui ressemble à ce que faisaient les Francs, à ce que faisaient les Goths. »

Fallait-il enfin rejeter dans les ténèbres de l'oubli le fait d'armes mémorable du commandant Gérard et se taire sur la prise d'Ambike, une ville qui, à vrai dire, n'avait jamais songé à se défendre :

« Les tirailleurs n'avaient ordre de tuer que les hommes, mais on ne les retint pas ; énivrés de l'odeur du sang, ils n'épargnèrent pas une femme, pas un enfant… À la fin de l'après-midi, sous l'action de la chaleur, un petit brouillard s'éleva : c'était le sang des cinq mille victimes, l'ombre de la ville, qui s'évaporait au soleil couchant. »

Oui ou non, ces faits sont-ils vrais ? Et les voluptés sadiques, les innommables jouissances qui vous frisselisent la carcasse de Loti quand il tient au bout de sa lorgnette d'officier un bon massacre d'Annamites ? Vrai ou pas vrai ? [1] Et si ces faits sont vrais, comme n'est au pouvoir de personne de le nier, dira-t-on, pour les minimiser, que ces cadavres ne prouvent rien ?

Pour ma part, si j'ai rappelé quelques détails de ces hideuses boucheries, ce n'est point par délectation morose, c'est parce que je pense que ces têtes d'hommes, ces récoltes d'oreilles, ces maisons brûlées, ces invasions gothiques, ce sang qui fume, ces villes qui s'évaporent au tranchant du glaive, on ne s'en débarrassera pas à si bon compte. Ils prouvent que la colonisation, je le répète, déshumanise l'homme même le plus civilisé ; que l'action coloniale, l'entreprise coloniale, la conquête coloniale, fondée sur le mépris de l'homme indigène et justifiée par ce mépris, tend inévitablement à modifier celui qui l'entreprend ; que le colonisateur qui, pour se donner bonne conscience,

1. Il s'agit du récit de la prise de Thouan-An paru dans *Le Figaro* en septembre 1883 et cité dans le livre de N. Serban : Loti, sa vie, son œuvre. « Alors la grande tuerie avait commencé. On avait fait des feux de salve-deux ! et c'était plaisir de voir ces gerbes de balles, si facilement dirigeables, s'abattre sur eux deux fois par minute, au commandement d'une manière méthodique et sûre… On en voyait d'absolument fous, qui se relevaient pris d'un vertige de courir… Ils faisaient un zigzag et tout de travers cette course de la mort, se retroussant jusqu'aux reins d'une manière comique… et puis on s'amusait à compter les morts… » etc.

s'habitue à voir dans l'autre *la bête*, s'entraîne à le traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même *en bête*. C'est cette action, ce choc en retour de la colonisation qu'il importait de signaler.

Partialité ? Non. Il fut un temps où de ces mêmes faits on tirait vanité, et où, sûr du lendemain, on ne mâchait pas ses mots. Une dernière citation ; je l'emprunte à un certain Carl Siger, auteur d'un *Essai sur la Colonisation* [2] :

« Les pays neufs sont un vaste champ ouvert aux activités individuelles, violentes, qui, dans les métropoles, se heurteraient à certains préjugés, à une conception sage et réglée de la vie, et qui, aux colonies, peuvent se développer plus librement et mieux affirmer, par suite, leur valeur. Ainsi, les colonies peuvent, à un certain point, servir de soupape de sûreté à la société moderne. Cette utilité serait-elle la seule, elle est immense. »

En vérité, il est des tares qu'il n'est au pouvoir de personne de réparer et que l'on n'a jamais fini d'expier.

Mais parlons des colonisés.

Je vois bien ce que la colonisation a détruit : les admirables civilisations indiennes et que ni Deterding, ni Royal Dutch, ni Standard Oil ne me consoleront jamais des Aztèques ni des Incas.

Je vois bien celles — condamnées à terme — dans lesquelles elle a introduit un principe de ruine : Océanie, Nigéria, Nyassaland. Je vois moins bien ce qu'elle a apporté.

Sécurité ? Culture ? Juridisme ? En attendant, je regarde et je vois, partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt et, en parodie de la formation culturelle, la fabrication hâtive de quelques milliers de fonctionnaires subalternes, de boys, d'artisans, d'employés de commerce et d'interprètes nécessaires à la bonne marche des affaires.

J'ai parlé de contact.

Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées, des masses avilies.

Aucun contact humain, mais des rapports de domination et de sou-

2. Carl Siger, *Essai sur la Colonisation*, Paris, 1907.

mission qui transforment l'homme colonisateur en pion, en adjudant, en garde-chiourme, en chicote et l'homme indigène en instrument de production.

À mon tour de poser une équation : *colonisation = chosification*.

J'entends la tempête. On me parle de progrès, de « réalisations », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, de cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires *possibilités* supprimées.

On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer.

Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo-Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse.

Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.

On m'en donne plein la vue de tonnage de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés.

Moi, je parle d'*économies* naturelles, d'économies harmonieuses et viables, d'*économies* à la mesure de l'homme indigène désorganisées, de cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles de produits, de rafles de matières premières.

On se targue d'abus supprimés.

Moi aussi, je parle d'abus, mais pour dire qu'aux anciens — très réels — on en a superposé d'autres — très détestables. On me parle de tyrans locaux mis à la raison ; mais je constate qu'en général ils font très bon ménage avec les nouveaux et que, de ceux-ci aux anciens et vice-versa, il s'est établi, au détriment des peuples, un circuit de bons services et de complicité.

On me parle de civilisation, je parle de prolétarisation et de mystification.

Pour ma part, je fais l'apologie systématique des civilisations para-

européennes.

Chaque jour qui passe, chaque déni de justice, chaque matraquage policier, chaque réclamation ouvrière noyée dans le sang, chaque scandale étouffé, chaque expédition punitive, chaque car de C.R.S., chaque policier et chaque milicien nous fait sentir le prix de nos vieilles sociétés.

C'étaient des sociétés communautaires, jamais de tous pour quelques-uns.

C'étaient des sociétés pas seulement anté-capitalistes, comme on l'a dit, mais aussi *anti-capitalistes.*

C'étaient des sociétés démocratiques, toujours.

C'étaient des sociétés coopératives, des sociétés fraternelles.

Je fais l'apologie systématique des sociétés détruites par l'impérialisme.

Elles étaient le fait, elles n'avaient aucune prétention à être l'idée, elles n'étaient, malgré leurs défauts, ni haïssables, ni condamnables. Elles se contentaient d'être. Devant elles n'avaient de sens, ni le mot *échec*, ni le mot *avatar*. Elles réservaient, intact, l'espoir.

Au lieu que ce soient les seuls mots que l'on puisse, en toute honnêteté, appliquer aux entreprises européennes hors d'Europe. Ma seule consolation est que les colonisations passent, que les nations ne sommeillent qu'un temps et que les peuples demeurent.

Cela dit, il paraît que, dans certains milieux, l'on a feint de découvrir en moi un « ennemi de l'Europe » et un prophète du retour au passé *anté*-européen.

Pour ma part, je cherche vainement où j'ai pu tenir de pareils discours ; où l'on m'a vu sous-estimer l'importance de l'Europe dans l'histoire de la pensée humaine ; où l'on m'a entendu prêcher un quelconque *retour* ; où l'on m'a vu prétendre qu'il pouvait y avoir *retour*.

La vérité est que j'ai dit tout autre chose : savoir que le grand drame historique de l'Afrique a moins été sa mise en contact trop tardive avec le reste du monde, que la manière dont ce contact a été opéré ; que c'est au moment où l'Europe est tombée entre les mains des financiers et des capitaines d'industrie les plus dénués de scrupules que l'Europe s'est « propagée » ; que notre malchance a voulu que ce soit cette Europe-là que nous ayons rencontrée sur notre route et que l'Europe est comp-

table devant la communauté humaine du plus haut tas de cadavres de l'histoire.

Par ailleurs, jugeant l'action colonisatrice, j'ai ajouté que l'Europe a fait fort bon ménage avec tous les féodaux indigènes qui acceptaient de servir ; ourdi avec eux une vicieuse complicité ; rendu leur tyrannie plus effective et plus efficace, et que son action n'a tendu à rien de moins qu'à artificiellement prolonger la survie des passés locaux dans ce qu'ils avaient de plus pernicieux.

J'ai dit — et c'est très différent —, que l'Europe colonisatrice a enté l'abus moderne sur l'antique injustice ; l'odieux racisme sur la vieille inégalité.

Que si c'est un procès d'intention que l'on me fait, je maintiens que l'Europe colonisatrice est déloyale à légitimer *a posteriori* l'action colonisatrice par les évidents progrès matériels réalisés dans certains domaines sous le régime colonial, attendu que la *mutation brusque* est chose toujours possible, en histoire comme ailleurs ; que nul ne sait à quel stade de développement matériel eussent été ces mêmes pays sans l'intervention européenne ; que l'équipement technique, la réorganisation administrative, « l'européanisation », en un mot, de l'Afrique ou de l'Asie n'étaient comme le prouve l'exemple japonais aucunement liés à l'*occupation* européenne ; que l'européanisation des continents non européens pouvait se faire autrement que sous la botte de l'Europe ; que ce mouvement d'européanisation *était en train* ; qu'il a même été ralenti ; qu'en tout cas il a été faussé par la mainmise de l'Europe.

À preuve qu'à l'heure actuelle, ce sont les indigènes d'Afrique ou d'Asie qui réclament des écoles et que c'est l'Europe colonisatrice qui en refuse ; que c'est l'homme africain qui demande des ports et des routes, que c'est l'Europe colonisatrice qui, à ce sujet, lésine ; que c'est le colonisé qui veut aller de l'avant, que c'est le colonisateur qui retient en arrière.

Passant plus outre, je ne fais point mystère de penser qu'à l'heure actuelle, la barbarie de l'Europe occidentale est incroyablement haute, surpassée par une seule, de très loin, il est vrai, l'*américaine*.

Et je ne parle pas de Hitler, ni du garde-chiourme, ni de l'aventurier, mais du « brave homme » d'en face ; ni du S.S., ni du gangster, mais de l'honnête bourgeois. La candeur de Léon Bloy s'indignait jadis que des escrocs, des parjures, des faussaires, des voleurs, des proxénètes fussent chargés de « porter aux Indes l'exemple des vertus chrétiennes ».

Le progrès est qu'aujourd'hui, c'est le détenteur des « vertus chrétiennes » qui brigue — et s'en tire fort bien — l'honneur d'administrer outre-mer selon les procédés des faussaires et des tortionnaires.

Signe que la cruauté, le mensonge, la bassesse, la corruption ont merveilleusement mordu l'âme de la bourgeoisie européenne.

Je répète que je ne parle ni de Hitler, ni du S.S., ni du pogrom, ni de l'exécution sommaire. Mais de telle réaction surprise, de tel réflexe admis, de tel cynisme toléré. Et, si on veut des témoignages, de telle scène d'hystérie anthropophagique à laquelle il m'a été donné d'assister à l'Assemblée Nationale française.

Bigre, mes chers collègues (comme on dit), je vous ôte mon chapeau (mon chapeau d'anthropophage, bien entendu).

Pensez donc ! quatre-vingt-dix mille morts à Madagascar ! L'Indochine piétinée, broyée, assassinée, des tortures ramenées du fond du Moyen Âge ! Et quel spectacle ! Ce frisson d'aise qui vous revigorait les somnolences ! Ces clameurs sauvages ! Bidault avec son air d'hostie conchiée — l'anthropophagie papelarde et Sainte-Nitouche ; Teitgen, fils grabeleur en diable, l'Aliboron du décervelage — l'anthropophagie

des Pandectes ; Moutet, l'anthropophagie maquignarde, la baguenaude ronflante et du beurre sur la tête ; Coste-Floret, l'anthropophagie faite ours mal léché et les pieds dans le plat.

Inoubliable, messieurs ! De belles phrases solennelles et froides comme des bandelettes, on vous ligote le Malgache. De quelques mots convenus, on vous le poignarde. Le temps de rincer le sifflet, on vous l'étripe. Le beau travail ! Pas une goutte de sang ne sera perdue !

Ceux qui en font rubis sur l'ongle, n'y mettant jamais d'eau. Ceux qui, comme Ramadier, s'en barbouillent — à la Silène — la face ; Fonlup-Esperaber [3] qui s'en empèse les moustaches, genre vieux-Gaulois-à-la-tête-ronde ; le vieux Desjardins penché sur les effluves de la cuve, et s'en grisant comme d'un vin doux. La violence ! celle des faibles. Chose significative : ce n'est pas par la tête que les civilisations pourrissent. C'est d'abord par le cœur.

J'avoue que, pour la bonne santé de l'Europe et de la civilisation, ces « tue ! tue ! », ces « il faut que ça saigne » éructés par le vieillard qui tremble et le bon jeune homme, élève des bons Pères, m'impressionnent beaucoup plus désagréablement que les plus sensationnels hold-up à la porte d'une banque parisienne.

Et cela, voyez-vous, n'a rien de l'exception.

La règle, au contraire, est de la muflerie bourgeoise. Cette muflerie, on la piste, depuis un siècle. On l'ausculte, on la surprend, on la sent, on la suit, on la perd, on la retrouve, on la file et elle s'étale chaque jour plus nauséeuse. Oh ! le racisme de ces messieurs ne me vexe pas. Il ne m'indigne pas. J'en prends seulement connaissance. Je le constate, et c'est tout. Je lui sais presque gré de s'exprimer et de paraître au grand jour, signe. Signe que l'intrépide classe qui monta jadis à l'assaut des Bastilles a les jarrets coupés. Signe qu'elle se sent mortelle. Signe qu'elle se sent cadavre. Et quand le cadavre bafouille, ça donne des choses dans le goût que voici :

« Il n'y avait que trop de vérité dans ce premier mouvement des Européens *qui refusèrent, au siècle de Colomb, de reconnaître leurs semblables dans les hommes dégradés qui peuplaient le nouveau monde…* On ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire l'anathème écrit, je ne dis pas seulement dans son âme, *mais jusque sur la*

3. Pas mauvais diable au fond, comme la suite l'a prouvé, mais déchaîné ce jour-là.

forme extérieure de son corps. »

Et c'est signé Joseph de Maistre. (Ça, c'est la mouture mystique.)

Et puis ça donne encore ceci :

« Au point de vue sélectionniste, je regarderais comme fâcheux le très grand développement numérique des éléments jaunes et noirs qui seraient d'une élimination difficile. Si toutefois la société future s'organise sur une base dualiste, *avec une classe dolicho-blonde dirigeante et une classe de race inférieure confinée dans la main-d'œuvre la plus grossière, il est possible que ce dernier rôle incombe à des éléments jaunes et noirs*. En ce cas d'ailleurs, ils ne seraient pas une gêne, mais un avantage pour les dolicho-blonds… *Il ne faut pas oublier que* [l'esclavage] *n'a rien de plus anormal que la domestication du cheval ou du bœuf*. Il est donc possible qu'il reparaisse dans l'avenir sous une forme quelconque. Cela se produira même probablement d'une manière inévitable si la solution simpliste n'intervient pas : une seule race supérieure, nivelée par sélection. »

Ça, c'est la mouture scientiste et c'est signé Lapouge. Et ça donne encore ceci (cette fois mouture littéraire) :

« Je sais que je dois me croire supérieur aux pauvres Bayas de la Mambéré. *Je sais que je dois avoir l'orgueil de mon sang*. Lorsqu'un homme supérieur cesse de se croire supérieur, il cesse effectivement d'être supérieur… *Lorsqu'une race supérieure cesse de se croire une race élue, elle cesse effectivement d'être une race élue*. »

Et c'est signé Psichari-soldat-d'Afrique.

Traduit en patois journalistique, on obtient du Faguet :

« Le Barbare est de même race, après tout, que le Romain et le Grec. C'est un cousin. Le Jaune, le Noir n'est pas du tout notre cousin. Ici, il y a une vraie différence, une vraie distance, et très grande, *ethnologique*. *Après tout, la civilisation n'a jamais été faite jusqu'à présent que par des Blancs…* L'Europe devenue jaune, il y aura certainement une régression, une nouvelle période d'obscurcissement et de confusion, c'est-à-dire un second Moyen Âge. »

Et puis, plus bas, toujours plus bas, jusqu'au fond de la fosse, plus bas que ne peut descendre la pelle, M. Jules Romains, de l'Académie française et de la *Revue des Deux Mondes* (peu importe, bien entendu, que M. Farigoule change de nom une fois de plus et se fasse, ici, appeler

Salsette pour la commodité de la situation). L'essentiel est que M. Jules Romains en arrive à écrire ceci :

« Je n'accepte la discussion qu'avec des gens qui consentent à faire l'hypothèse suivante : une France ayant sur son sol métropolitain dix millions de Noirs, dont cinq ou six millions dans la vallée de la Garonne. Le préjugé de race n'aurait-il jamais effleuré nos vaillantes populations du Sud-Ouest ? Aucune inquiétude, si la question s'était posée de remettre tous les pouvoirs à ces nègres, fils d'esclaves ?… Il m'est arrivé d'avoir en face de moi une rangée d'une vingtaine de Noirs purs… Je ne reprocherai même pas à nos nègres et négresses de mâcher du chewing-gum. J'observerai seulement… que ce mouvement a pour effet de mettre les mâchoires bien en valeur et que les évocations qui vous viennent à l'esprit vous ramènent plus près de la forêt équatoriale que de la procession des Panathénées… La race noire n'a encore donné, ne donnera jamais un Einstein, un Stravinsky, un Gershwin. »

Comparaison idiote pour comparaison idiote : puisque le prophète de la *Revue des Deux Mondes* et autres lieux nous invite aux rapprochements « distants », qu'il permette au nègre que je suis de trouver — personne n'étant maître de ses associations d'idées — que sa voix a moins de rapport avec le chêne, voire les chaudrons de Dodone, qu'avec le braiment des ânes du Missouri.

Encore une fois, je fais systématiquement l'apologie de nos vieilles civilisations nègres : c'étaient des civilisations courtoises.

Et alors, me dira-t-on, le vrai problème est d'y revenir. Non, je le répète. Nous ne sommes pas les hommes du « ou ceci ou cela ». Pour nous, le problème n'est pas d'une utopique et stérile tentative de réduplication, mais d'un dépassement. Ce n'est pas une société morte que nous voulons faire revivre. Nous laissons cela aux amateurs d'exotisme. Ce n'est pas davantage la société coloniale actuelle que nous voulons prolonger, la plus carne qui ait jamais pourri sous le soleil. C'est une société nouvelle qu'il nous faut, avec l'aide de tous nos frères esclaves, créer, riche de toute la puissance productive moderne, chaude de toute la fraternité antique.

Que cela soit possible, l'Union Soviétique nous en donne quelques exemples…

Mais revenons à M. Jules Romains.

On ne peut pas dire que le petit bourgeois n'a rien lu. Il a tout lu, tout dévoré au contraire.

Seulement son cerveau fonctionne à la manière de certains appareils digestifs de type élémentaire. Il filtre. Et le filtre ne laisse passer que ce qui peut alimenter la couenne de la bonne conscience bourgeoise.

Les Vietnamiens, avant l'arrivée des Français dans leur pays, étaient gens de culture vieille, exquise et raffinée. Ce rappel indispose la Banque d'Indochine. Faites fonctionner l'oublioir !

Ces Malgaches, que l'on torture aujourd'hui, étaient, il y a moins d'un siècle, des poètes, des artistes, des administrateurs ? Chut ! Bouche cousue ! Et le silence se fait profond comme un coffre-fort !

Heureusement qu'il reste les nègres. Ah ! les nègres ! parlons-en des nègres !

Eh bien, oui, parlons-en.

Des empires soudanais ? Des bronzes du Bénin ? De la sculpture Shongo ? Je veux bien ; ça nous changera de tant de sensationnels navets qui adornent tant de capitales européennes. De la musique africaine. Pourquoi pas ?

Et de ce qu'ont dit, de ce qu'ont vu les premiers explorateurs… Pas de ceux qui mangent aux râteliers des Compagnies ! Mais des d'Elbée, des Marchais, des Pigafetta ! Et puis de Frobénius ! Hein, vous savez qui c'est, Frobénius ? Et nous lisons ensemble :

« Civilisés jusqu'à la moelle des os ! L'idée du nègre barbare est une invention européenne. »

Le petit bourgeois ne veut plus rien entendre. D'un battement d'oreilles, il chasse l'idée.

L'idée, la mouche importune.

Donc, camarade, te seront ennemis — de manière haute, lucide et conséquente — non seulement gouverneurs sadiques et préfets tortionnaires, non seulement colons flagellants et banquiers goulus, non seulement macrotteurs politiciens lèche-chèques et magistrats aux ordres, mais pareillement et au même titre, journalistes fielleux, académiciens goîtreux endollardés de sottises, ethnographes métaphysiciens et dogonneux, théologiens farfelus et belges, intellectuels jaspineux, sortis tout puants de la cuisse de Nietzsche ou chutés calenders-fils-de-Roi d'on ne sait quelle Pléiade, les paternalistes, les embrasseurs, les corrupteurs, les donneurs de tapes dans le dos, les amateurs d'exotisme, les diviseurs, les sociologues agrariens, les endormeurs, les mystificateurs, les baveurs, les matagraboliseurs, et d'une manière générale, tous ceux qui, jouant leur rôle dans la sordide division du travail pour la défense de la société occidentale et bourgeoise, tentant de manière diverse et par diversion infâme de désagréger les forces du Progrès — quitte à nier la possibilité même du Progrès — tous suppôts du capitalisme, tous tenants déclarés ou honteux du colonialisme pillard, tous responsables, tous haïssables, tous négriers, tous redevables désormais de l'agressivité révolutionnaire.

Et balaie-moi tous les obscurcisseurs, tous les inventeurs de subterfuges, tous les charlatans mystificateurs, tous les manieurs de charabia. Et n'essaie pas de savoir si ces messieurs sont personnellement de bonne ou de mauvaise foi, s'ils sont personnellement bien ou mal intentionnés, s'ils sont personnellement, c'est-à-dire dans leur conscience intime de Pierre ou Paul, colonialistes ou non, l'essentiel étant que leur très aléatoire bonne foi subjective est sans rapport aucun avec la portée objective et sociale de la mauvaise besogne qu'ils font de chiens de

garde du colonialisme.

Et dans cet ordre d'idées, je cite, à titre d'exemples (pris à dessein dans des disciplines très différentes) :

— De Gourou, son livre : *Les Pays tropicaux*, où, parmi des vues justes, la thèse fondamentale s'exprime partiale, irrecevable, qu'il n'y a jamais eu de grande civilisation tropicale, qu'il n'y a eu de civilisation grande que de climat tempéré, que, dans tout pays tropical, le germe de la civilisation vient et ne peut venir que d'un ailleurs extra-tropical et que sur les pays tropicaux pèse, à défaut de la malédiction biologique des racistes, du moins, et avec les mêmes conséquences, une non moins efficace malédiction géographique.

— Du R.P. Tempels, missionnaire et belge, sa *Philosophie bantoue* vaseuse et méphitique à souhait, mais découverte de manière très opportune, comme par d'autres l'hindouisme, pour faire pièce au « matérialisme communiste », qui menace, paraît-il, de faire des nègres des « vagabonds moraux ».

— Des historiens ou des romanciers de la civilisation (c'est tout un), non de tel ou tel, de tous ou presque, leur fausse objectivité, leur chauvinisme, leur racisme sournois, leur vicieuse passion à dénier aux races non blanches, singulièrement aux races mélaniennes, tout mérite, leur monomanie à monopoliser au profit de la leur toute gloire.

— Les psychologues, sociologues, etc., leurs vues sur le « primitivisme », leurs investigations dirigées, leurs généralisations intéressées, leurs spéculations tendancieuses, leur insistance sur le caractère en marge, le caractère « *à part* » des non-Blancs, leur reniement pour les besoins de la cause, dans le temps même où chacun de ces messieurs se réclame, pour accuser de plus haut l'infirmité de la pensée primitive, du rationalisme le plus ferme, leur reniement barbare de la phrase de Descartes, charte de l'universalisme : que « la raison… est tout entière en chacun » et « qu'il n'y a du plus ou du moins qu'entre les accidents et non point entre les formes ou natures des individus d'une même espèce ».

Mais n'allons pas trop vite. Il vaut la peine de suivre quelques-uns de ces messieurs.

Je ne m'étendrai pas sur le cas des historiens, ni celui des historiens de la colonisation, ni celui des égyptologues, le cas des premiers étant

trop évident, dans le cas des seconds, le mécanisme de leur mystification ayant été définitivement démonté par Cheikh Anta Diop, dans son livre *Nations nègres et Culture* — le plus audacieux qu'un nègre ait jusqu'ici écrit et qui comptera, à n'en pas douter, dans le réveil de l'Afrique [4].

Revenons plutôt en arrière. À M. Gourou exactement.

Ai-je besoin de dire que c'est de très haut que l'éminent savant toise les populations indigènes, lesquelles « n'ont pris aucune part » au développement de la science moderne ? Et que ce n'est pas de l'effort de ces populations, de leur lutte libératrice, de leur combat concret pour la vie, la liberté et la culture qu'il attend le salut des pays tropicaux, mais du bon colonisateur ; attendu que la loi est formelle à savoir que « ce sont des éléments culturels préparés dans des régions extratropicales, qui assurent et assureront le progrès des régions tropicales vers une population plus nombreuse et une civilisation supérieure ».

J'ai dit qu'il y a des vues juste dans le livre de M. Gourou : « Le milieu tropical et les sociétés indigènes, écrit-il, dressant le bilan de la colonisation, ont souffert de l'introduction de techniques mal adaptées,

4. Cf. Cheikh Anta Diop : *Nations nègres et Culture*, collection « Présence Africaine », 1955. Hérodote, ayant affirmé que les Égyptiens n'étaient primitivement qu'une colonie les Éthiopiens ; Diodore de Sicile ayant répété la même chose et aggravé son cas en portraiturant les Éthiopiens de manière à ne pouvoir s'y méprendre (*Plerique omnes* — pour citer la traduction latine — *nigro sunt colore, facie sima, crispis capilis*, livre III, § 8), Il importait au plus haut point de les contrebattre. Cela étant admis, et presque tous les savants occidentaux s'étant délibérément fixé pour but de ravir l'Égypte à l'Afrique, quitte à ne plus pouvoir l'expliquer, il y avait plusieurs moyens d'y parvenir : la méthode Gustave Le Bon, affirmation brutale, effrontée : « Les Égyptiens sont des Chamites, c'est-à-dire des Blancs comme les Lydiens, les Gétules, les Maures, les Numides, les Berbères » ; la méthode Maspero qui consiste à rattacher, contre toute vraisemblance, la langue égyptienne aux langues sémitiques, plus spécialement au type hébraeo-araméen, d'où suit la conclusion, que les Égyptiens ne pouvaient être à l'origine que des Sémites ; la méthode Weigall, géographique celle-là, selon laquelle la civilisation égyptienne n'a pu naître que dans la Basse-Égypte et que de là elle serait passée à la Haute-Égypte, en remontant le fleuve… attendu qu'elle ne pouvait le descendre (*sic*). On aura compris que la secrète raison de cette impossibilité est que la Basse-Égypte est proche de la Méditerranée, donc des populations blanches, tandis que la Haute-Égypte est proche du pays des nègres.

À ce sujet, et pour les opposer à la thèse de Weigall, Il n'est pas sans intérêt de rappeler les vues de Scheinfurth (*Au cœur de l'Afrique*, t. 1) sur l'origine de la flore et de la faune de l'Égypte, qu'il situe « à des centaines de milles en amont du fleuve ».

des corvées, du portage, du travail forcé, de l'esclavage, de la transplantation des travailleurs d'une région dans une autre, de changements subits du milieu biologique, de conditions spéciales nouvelles et moins favorables. »

Quel palmarès ! Tête du recteur ! Tête du ministre quand il lit cela ! Notre Gourou est lâché ; ça y est ; il va tout dire ; il commence : « Les pays chauds typiques se trouvent devant le dilemme suivant : stagnation économique et sauvegarde des indigènes ou développement économique provisoire et régression des indigènes. » « Monsieur Gourou, c'est très grave ! Je vous avertis solennellement qu'à ce jeu, c'est votre carrière qui se joue. » Alors notre Gourou choisit de filer doux et d'omettre de préciser que, si le dilemme existe, il n'existe que dans le cadre du régime existant ; que, si cette antinomie constitue une loi d'airain, ce n'est que la loi d'airain du capitalisme colonialiste, donc d'une société non seulement périssable, mais déjà en voie de périr.

Géographie impure et combien séculière !

S'il y a mieux, c'est du R.P. Tempels. Que l'on pille, que l'on torture au Congo, que le colonisateur belge fasse main basse sur toute richesse, qu'il tue toute liberté, qu'il opprime toute fierté — qu'il aille en paix, le révérend Père Tempels y consent. Mais, attention ! Vous allez au Congo ? Respectez, je ne dis pas la propriété indigène (les grandes compagnies belges pourraient prendre ça pour une pierre dans leur jardin), je ne dis pas la liberté des indigènes (les colons belges pourraient y voir propos subversifs), je ne dis pas la patrie congolaise (le gouvernement belge risquant de prendre fort mal la chose), je dis : Vous allez au Congo, respectez la philosophie bantoue !

« Il serait vraiment inouï, écrit le R.P. Tempels, que l'éducateur blanc s'obstine à tuer dans l'homme noir son esprit humain propre, cette seule réalité qui nous empêche de le considérer comme un être inférieur ! Ce serait un crime de lèse-humanité, de la part du colonisateur, d'émanciper les races primitives de ce qui est valeureux, de ce qui constitue un noyau de vérité dans leur pensée traditionnelle, etc. »

Quelle générosité, mon Père ! Et quel zèle !

Or donc, apprenez que la pensée bantoue est essentiellement ontologique ; que l'ontologie bantoue est fondée sur les notions véritablement essentielles de force vitale et de hiérarchie de forces vitales : que

pour le Bantou enfin l'ordre ontologique qui définit le monde vient de Dieu [5] et, décret divin, doit être respecté…

Admirable ! Tout le monde y gagne : grandes compagnies, colons, gouvernement, sauf le Bantou, naturellement.

La pensée des Bantous étant ontologique, les Bantous ne demandent de satisfaction que d'ordre ontologique. Salaires décents ! Logements confortables ! Nourriture ! Ces Bantous sont de purs esprits, vous dis-je : « Ce qu'ils désirent avant tout et par-dessus tout, ce n'est pas l'amélioration de leur situation économique ou matérielle, mais bien la reconnaissance par le Blanc et son respect, pour leur dignité d'homme, pour leur pleine valeur humaine. »

En somme, un coup de chapeau à la force vitale bantoue, un clin d'œil à l'âme immortelle bantoue. Et vous êtes quitte ! Avouez que c'est à bon compte !

Quant au gouvernement, de quoi se plaindrait-il ? puisque, note le R.P. Tempels, avec une évidente satisfaction, « les Bantous nous ont considérés, nous les Blancs, et ce, dès le premier contact, de leur point de vue possible, celui de leur philosophie bantoue » et « *nous ont intégrés, dans leur hiérarchie des êtres-forces, à un échelon fort élevé* ».

Autrement dit, obtenez qu'en tête de la hiérarchie des forces vitales bantoues, prenne place le Blanc, et le Belge singulièrement, et plus singulièrement encore Albert ou Léopold, et le tour est joué. On obtiendra cette merveille : *le Dieu bantou sera garant de l'ordre colonialiste belge et sera sacrilège tout Bantou qui osera y porter la main*.

Pour ce qui est de M. Mannoni, ses considérations sur l'âme malgache et son livre méritent que de lui on fasse grand cas.

Qu'on le suive pas à pas dans les tours et détours de ses petits tours de passe-passe, et il vous démontrera clair comme le jour que la colonisation est fondée en psychologie ; qu'il y a de par le monde des groupes d'hommes atteints, on ne sait comment, d'un complexe qu'il faut bien appeler complexe de la dépendance, que ces groupes sont psychologiquement faits pour être dépendants ; qu'ils ont besoin de la dépendance, qu'ils la postulent, qu'ils la réclament, qu'ils l'exigent ; que ce cas est celui de la plupart des peuples colonisés, des Malgaches

5. Il est clair qu'ici on s'en prend non pas à la philosophie bantoue, mais à l'utilisation que certains, dans un but politique, entreprennent d'en faire.

en particulier.

Foin du racisme ! Foin du colonialisme ! Ça sent trop son barbare. M. Mannoni a mieux : la psychanalyse. Agrémentée d'existentialisme, les résultats sont étonnants : les lieux communs les plus éculés vous sont ressemelés et remis à neuf ; les préjugés les plus absurdes, expliqués et légitimés ; et magiquement les vessies vous deviennent des lanternes.

Écoutez-le plutôt :

« Le destin de l'Occidental rencontre l'obligation d'obéir au commandement : *Tu quitteras ton père et ta mère*. Cette obligation est incompréhensible pour le Malgache. Tout Européen, à un moment de son développement, découvre en lui le désir… de rompre avec ses liens de dépendance, de s'égaler à son père. Le Malgache, jamais ! Il ignore la rivalité avec l'autorité paternelle, la « protestation virile », l'infériorité adlérienne, épreuves par lesquelles l'Européen doit passer et qui sont comme les formes civilisées… des rites d'initiation par lesquels on atteint à la virilité… »

Que les subtilités du vocabulaire, que les nouveautés terminologiques ne vous effraient pas ! Vous connaissez la rengaine : « Les Nègres-sont-de-grands-Enfants ». On vous la prend, on vous l'habille, on vous l'emberlificote. Le résultat, c'est du Mannoni. Encore une fois, rassurez-vous ! Au départ, ça peut paraître un peu pénible, mais à l'arrivée, vous verrez, vous retrouverez tous vos bagages. Rien ne manquera, pas même le célèbre *fardeau de l'homme blanc*. Donc, oyez : « Par ces épreuves (réservées à l'Occidental [A.C.]), on triomphe de la peur infantile de l'abandon et on acquiert liberté et autonomie, biens suprêmes et aussi fardeaux de l'Occidental. »

Et le Malgache ? direz-vous. Race serve et mensongère, dirait Kipling. M. Mannoni diagnostique : « Le Malgache n'essaie même pas d'imaginer pareille situation d'abandon… Il ne désire ni autonomie personnelle ni libre responsabilité. » (Vous savez bien, voyons. Ces nègres n'imaginent même pas ce que c'est que la liberté. Ils ne la désirent pas, ils ne la revendiquent pas. Ce sont les meneurs blancs qui leur fourrent ça dans la tête. Et si on la leur donnait, ils ne sauraient qu'en faire.)

Si on fait remarquer à M. Mannoni que les Malgaches se sont pour-

tant révoltés à plusieurs reprises depuis l'occupation française et dernièrement encore, en 1947, M. Mannoni, fidèle à ses prémisses, vous expliquera qu'il s'agit là d'un comportement purement névrotique, d'une folie collective, d'un comportement d'amok ; que d'ailleurs, en la circonstance, il ne s'agissait pas pour les Malgaches de partir à la conquête de biens réels, mais d'une « sécurité imaginaire », ce qui implique évidemment que l'oppression dont ils se plaignent est une oppression imaginaire. Si nettement, si démentiellement imaginaire, qu'il n'est pas interdit de parler d'ingratitude monstrueuse, selon le type classique du Fidjien qui brûle le séchoir du capitaine qui l'a guéri de ses blessures.

Que, si vous faîtes la critique du colonialisme qui accule au désespoir les populations les plus pacifiques, M. Mannoni vous expliquera qu'après tout, le responsable, *ce n'est pas le Blanc colonialiste*, mais les Malgaches colonisés. Que diable ! Ils prenaient les Blancs pour des dieux et attendaient d'eux tout ce qu'on attend de la divinité !

Que si vous trouvez que le traitement appliqué à la névrose malgache a été un peu rude, M. Mannoni, qui a réponse à tout, vous prouvera que les fameuses brutalités dont on parle ont été très largement exagérées, que nous sommes là en pleine fiction… névrotique, que les tortures étaient des tortures imaginaires appliquées par des « bourreaux imaginaires ». Quant au gouvernement français, il se serait montré singulièrement modéré, puisqu'il s'est contenté d'arrêter les députés malgaches, alors qu'il aurait dû les *sacrifier*, s'il avait voulu respecter les lois d'une saine psychologie.

Je n'exagère rien. C'est M. Mannoni qui parle : « Suivant des chemins très classiques, ces Malgaches transformaient leurs saints en martyrs, leurs sauveurs en boucs émissaires ; ils voulaient laver leurs péchés imaginaires dans le sang de leurs propres dieux. Ils étaient prêts, même à ce prix, ou plutôt *à ce prix seulement*, à renverser encore une fois leur attitude. Un trait de cette psychologie dépendante semblerait être que, puisque nul ne peut avoir deux maîtres, il convient que l'un des deux soit *sacrifié* à l'autre. La partie la plus troublée des colonialistes de Tananarive comprenait confusément l'essentiel de cette psychologie du sacrifice, et ils réclamaient leurs victimes. Ils assiégeaient le Haut-

Commissariat, assurant que, si on leur accordait le sang de quelques innocents, « tout le monde serait satisfait ». Cette attitude, humainement déshonorante, était *fondée sur une aperception assez juste en gros des troubles émotionnels que traversait la population des hauts plateaux.* »

De là à absoudre les colonialistes altérés de sang, il n'y a évidemment qu'un pas. La « psychologie » de M. Mannoni est aussi « désintéressée », aussi « libre », que la géographie de M. Gourou ou la théologie missionnaire du R.P. Tempels !

Et voici la saisissante unité de tout cela, la persévérante tentative bourgeoise de ramener les problèmes les plus humains à des notions confortables et creuses : l'*idée* du complexe de dépendance chez Mannoni, l'*idée* ontologique chez le R.P. Tempels, *l'idée* de « tropicalité » chez Gourou. Que devient la Banque d'Indochine dans tout cela ? Et la Banque de Madagascar ? Et la chicote ? et l'impôt ? et la poignée de riz au Malgache ou au nhaqué ? Et ces martyrs ? Et ces innocents assassinés ? Et cet argent sanglant qui s'amasse dans vos coffres, messieurs ? Volatilisés ! Disparus, confondus, méconnaissables au royaume des pâles ratiocinations.

Mais il y a pour ces messieurs un malheur. C'est que l'entendement bourgeois est de plus en plus rebelle à la finasserie et que leurs maîtres sont condamnés à se détourner d'eux de plus en plus pour applaudir de plus en plus d'autres moins subtils et plus brutaux. C'est très précisément cela qui donne une chance à M. Yves Florenne. Et, en effet, voici, sur le plateau du journal *Le Mond*e, bien sagement rangées, ses petites offres de service. Aucune surprise possible. Tout garanti, efficacité éprouvée, toute expérience faite et concluante, c'est d'un racisme qu'il s'agit, d'un racisme français encore maigrelet certes, mais prometteur. Oyez plutôt :

« Notre lectrice… (une dame professeur qui a eu l'audace de contredire l'irascible M. Florenne) éprouve, en contemplant deux jeunes métisses, ses élèves, *l'émotion de fierté que lui donne le sentiment d'une intégration croissante à notre famille française…* Son émotion serait-elle la même si elle voyait à l'inverse la France s'intégrer dans la famille noire (ou jaune ou rouge, peu importe), c'est-à-dire se diluer, disparaître ? »

C'est clair, pour M. Yves Florenne, c'est le sang qui fait la France et les bases de la nation sont biologiques : « Son peuple, son génie sont faits d'un équilibre millénaire, vigoureux et délicat à la fois et… certaines ruptures inquiétantes de cet équilibre coïncident avec l'infusion massive et souvent hasardeuse de sang étranger qu'elle a dû subir depuis une trentaine d'années. »

En somme, le métissage, voilà l'ennemi. Plus de crise sociale ! Plus de crise économique ! Il n'y a plus que des crises raciales ! Bien entendu, l'humanisme ne perd point ses droits (nous sommes en Occident), mais entendons-nous :

« Ce n'est pas en se perdant dans l'univers humain avec son sang et son esprit, que la France sera universelle, c'est en demeurant elle-même. » Voilà où en est arrivée la bourgeoisie française, cinq ans après la défaite de Hitler ! Et c'est en cela précisément que réside son châtiment historique : d'être condamnée, y revenant comme par vice, à remâcher le vomi de Hitler.

Car enfin, M. Yves Florenne en était encore à fignoler des romans paysans, des « drames de la terre », des histoires de mauvais œil, quand, l'œil autrement mauvais qu'un agreste héros de *jettatura*, Hitler annonçait :

« Le but suprême de l'État-Peuple est de conserver les éléments originaires de la race qui, en répandant la culture, créent la beauté et la dignité d'une humanité supérieure. »

Cette filiation, M. Yves Florenne la connaît. Et il n'a garde d'en être gêné. Fort bien, c'est son droit.

Comme ce n'est pas notre droit de nous en indigner.

Car enfin, il faut en prendre son parti et se dire, une fois pour toutes, que la bourgeoisie est condamnée à être chaque jour plus hargneuse, plus ouvertement féroce, plus dénuée de pudeur, plus sommairement barbare ; que c'est une loi implacable que toute classe décadente se voit transformée en réceptacle où affluent toutes les eaux sales de l'histoire ; que c'est une loi universelle que toute classe, avant de disparaître, doit préalablement se déshonorer complètement, omnilatéralement, et que c'est la tête enfouie sous le fumier que les sociétés moribondes poussent leur chant du cygne.

Au fait, le dossier est accablant.

Un rude animal qui, par l'élémentaire exercice de sa vitalité, répand le sang et sème la mort, on se souvient qu'historiquement, c'est sous cette forme d'archétype féroce que se manifesta, à la conscience et à l'esprit des meilleurs, la révélation de la société capitaliste.

L'animal s'est anémié depuis ; son poil s'est fait rare, son cuir décati, mais la férocité est restée, tout juste mêlée de sadisme. Hitler a bon dos. Rosenberg a bon dos. Bon dos Junger et les autres. Le S.S. a bon dos.

Mais ceci :

« Tout en ce monde sue le crime : le journal, la muraille et le visage de l'homme. »

C'est du Baudelaire, et Hitler n'était pas né !

Preuve que le mal vient de plus loin.

Et Isidore Ducasse, comte de Lautréamont !

À ce sujet, il est grand temps de dissiper l'atmosphère de scandale qui a été créée autour des *Chants de Maldoror*.

Monstruosité ? Aérolithe littéraire ? Délire d'une imagination malade ? Allons donc ! Comme c'est commode !

La vérité est que Lautréamont n'a eu qu'à regarder, les yeux dans les yeux, l'homme de fer forgé par la société capitaliste, pour appréhender le *monstre,* le monstre quotidien, son héros.

Nul ne nie la véracité de Balzac.

Mais attention : faites Vautrin, retour des pays chauds, donnez-lui les ailes de l'archange et les frissons du paludisme, faites-le accompagner, sur le pavé parisien, d'une escorte de vampires urugayens et de fourmis tambochas, et vous aurez Maldoror.

Variante du décor, mais c'est bien du même monde, c'est bien du même homme qu'il s'agit, dur, inflexible, sans scrupules, amateur, comme pas un, « de la viande d'autrui ».

Pour ouvrir ici une parenthèse dans ma parenthèse, je crois qu'un jour viendra où tous les éléments réunis, toutes les sources dépouillées, toutes les circonstances de l'œuvre élucidées, il sera possible de donner des *Chants de Maldoror* une interprétation matérialiste et historique qui fera apparaître de cette épopée forcenée un aspect par trop méconnu, celui d'une implacable dénonciation d'une forme très précise de société, telle qu'elle ne pouvait échapper au plus aigu des regards vers l'année 1865.

Auparavant, bien entendu, il aura fallu débroussailler la route des commentaires occultistes et métaphysiques qui l'offusquent ; redonner son importance à telles strophes négligées — celle, par exemple, entre toutes étrange de la mine de poux où on n'acceptera de voir ni plus ni moins que la dénonciation du pouvoir maléfique de l'or et de la thésaurisation ; restituer sa vraie place à l'admirable épisode de l'omnibus, et consentir à y trouver très platement ce qui y est, savoir la peinture à peine allégorique d'une société où les privilégiés, confortablement assis, refusent de se serrer pour faire place au nouvel arrivant, et — soit dit en passant — qui recueille l'enfant durement rejeté ? Le peuple ! Ici représenté par le chiffonnier. Le chiffonnier de Baudelaire :

Et sans prendre souci des mouchards, ses sujets,
Épanche tout son cœur en glorieux projet.
Il prête des serments, dicte des lois sublimes,
Terrasse les méchants, relève les victimes.

Alors, n'est-il pas vrai, on comprendra que l'ennemi dont Lautréamont a fait *l'ennemi,* le « créateur » anthropophage et décerveleur, le sadique « juché sur un trône formé d'excréments humains et d'or », l'hypocrite, le débauché, le fainéant qui « mange le pain des autres » et que l'on retrouve de temps en temps ivre-mort « comme une punaise qui a mâché pendant la nuit trois tonneaux de sang », on comprendra que ce créateur-là, ce n'est pas derrière le nuage qu'il faut aller le chercher, mais que nous avons plus de chance de le trouver dans

l'annuaire Desfossés et dans quelque confortable conseil d'administration !

Mais laissons cela.

Les moralistes n'y peuvent rien.

La bourgeoisie, en tant que classe, est condamnée, qu'on le veuille ou non, à prendre en charge toute la barbarie de l'histoire, les tortures du Moyen Âge comme l'inquisition, la raison d'état comme le bellicisme, le racisme comme l'esclavagisme, bref, tout ce contre quoi elle a protesté et en termes inoubliables, du temps que, classe à l'attaque, elle incarnait le progrès humain.

Les moralistes n'y peuvent rien. Il y a une loi de *déshumanisation progressive* en vertu de quoi désormais, à l'ordre du jour de la bourgeoisie, il n'y a, il ne peut y avoir maintenant que la violence, la corruption et la barbarie.

J'allais oublier la haine, le mensonge, la suffisance.

J'allais oublier M. Roger Caillois [6].

Or donc, M. Caillois à qui mission a été donnée de toute éternité d'enseigner à un siècle lâche et débraillé la rigueur de la pensée et la tenue du style, M. Caillois donc vient d'éprouver une grande colère.

Le motif ?

La grande trahison de l'ethnographie occidentale, laquelle, depuis quelque temps, avec une détérioration déplorable du sens de ses responsabilités, s'ingénie à mettre en doute la supériorité omnilatérale de la civilisation occidentale sur les civilisations exotiques.

Du coup, M. Caillois entre en campagne.

C'est la vertu de l'Europe d'ainsi susciter au moment le plus critique des héroïsmes salvateurs.

On est impardonnable de ne pas se souvenir de M. Massis, lequel, vers 1927, se croisa pour la défense de l'Occident.

On veut s'assurer qu'un meilleur sort sera réservé à M. Caillois, qui, pour défendre la même cause sacrée, transforme sa plume en bonne dague de Tolède.

Que disait M. Massis ? Il déplorait que « le destin de la civilisation d'Occident, le destin de l'homme tout court » fussent aujourd'hui me-

---

6. Cf. Roger Caillois, « Illusions à rebours », *La Nouvelle Revue Française*, décembre et janvier 1955.

nacés ; que l'on s'efforçât de toutes parts « de faire appel à nos angoisses, de contester les titres de notre culture, de mettre en question l'essentiel de notre avoir », et M. Massis faisait serment de partir en guerre contre ces « désastreux prophètes ».

M. Caillois n'identifie pas autrement l'ennemi. Ce sont ces « intellectuels européens » qui, « par une déception et une rancœur exceptionnellement aiguës », s'acharnent depuis une cinquantaine d'années « à renier les divers idéaux de leur culture » et qui, de ce fait, entretiennent, « notamment en Europe, un malaise tenace ».

C'est à ce malaise, à cette inquiétude, que M. Caillois, pour sa part, entend mettre fin [7].

Et de fait, jamais, depuis l'Anglais de l'époque victorienne, personne ne promena à travers l'histoire une bonne conscience plus sereine et moins ennuagée de doute.

Sa doctrine ? Elle a le mérite d'être simple.

Que l'Occident a inventé la science. Que seul l'Occident sait penser ; qu'aux limites du monde occidental commence le ténébreux royaume

---

7. Il est significatif qu'au moment même où M. Caillois entreprenait sa croisade, une revue colonialiste belge, d'inspiration gouvernementale (*Europe-Afrique*, n° 6, janvier 1955), se livrait à une agression absolument identique contre l'ethnographie : « Auparavant, le colonisateur concevait fondamentalement son rapport avec le colonisé comme celui d'un homme civilisé avec un homme sauvage. La colonisation reposait ainsi sur une hiérarchie, grossière assurément, mais vigoureuse et nette. »

C'est ce rapport hiérarchique que l'auteur de l'article, un certain M. Piron, reproche à l'ethnographie de détruire. Comme M. Caillois, il s'en prend à Michel Leiris et Levi-Strauss. Au premier, il fait le reproche d'avoir écrit, dans sa brochure, *La Question raciale devant la science moderne* : « Il est puéril de vouloir hiérarchiser la culture. » Au second, de s'attaquer au « faux évolutionnisme », en ce qu'il « tente de supprimer la diversité des cultures, en les considérant comme des stades d'un développement unique qui, partant d'un même point, doit les faire converger vers le même but ». Un sort particulier est fait à Mircea Éliade, pour avoir osé écrire la phrase suivante : « Devant lui, l'Européen a maintenant, non plus des indigènes, mais des interlocuteurs. Il est bon qu'on sache comment amorcer le dialogue ; il est indispensable de reconnaître qu'il n'existe plus de solution de continuité entre le monde primitif (entre guillemets) ou arriéré (*idem*) et l'Occident moderne. »

Enfin, pour une fois, c'est un excès d'égalitarisme qui est reproché à la pensée américaine — Otto Klineberg, professeur de psychologie à l'Université de Columbia, ayant affirmé : « C'est une erreur capitale de considérer les autres cultures comme inférieures à la nôtre, simplement parce qu'elles sont différentes. »

Décidément, M. Caillois est en bonne compagnie.

de la pensée primitive, laquelle, dominée par la notion de participation, incapable de logique, est le type même de la fausse pensée.

Là-dessus on sursaute. On objecte à M. Caillois que la fameuse loi de participation inventée par Lévy-Bruhl, Lévy-Bruhl lui-même l'a reniée ; qu'au soir de sa vie, il a proclamé à la face du monde avoir eu tort « de vouloir définir un caractère propre à la mentalité primitive en tant que logique » ; qu'il avait, au contraire, acquis la conviction que « ces esprits ne diffèrent point du nôtre du point de vue logique… Donc, ne supportent pas plus que nous une contradiction formelle… Donc rejettent comme nous, par une sorte de réflexe mental ce qui est logiquement impossible » [8].

Peine perdue ! M. Caillois tient la rectification pour nulle et non avenue. Pour M. Caillois, le véritable Lévy-Bruhl ne peut être que le Lévy-Bruhl où le primitif extravague.

Il reste, bien sûr, quelques menus faits qui résistent. Savoir l'invention de l'arithmétique et de la géométrie par les Égyptiens. Savoir la découverte de l'astronomie par les Assyriens. Savoir la naissance de la chimie chez les Arabes. Savoir l'apparition du rationalisme ou sein de l'Islam à une époque où la pensée occidentale avait l'allure furieusement prélogique. Mais ces détails impertinents, M. Caillois a vite fait de les rabrouer, le principe étant formel « qu'une découverte qui ne rentre pas dans un ensemble » n'est précisément qu'un détail, c'est-à-dire un rien négligeable.

On pense bien qu'ainsi lancé, M. Caillois ne s'arrête pas en si beau chemin.

Après avoir annexé la science, le voilà qui revendique la morale.

Pensez donc ! M. Caillois n'a jamais mangé personne ! M. Caillois n'a jamais songé à achever un infirme ! M. Caillois, jamais l'idée ne lui est venue d'abréger les jours de ses vieux parents ! Eh bien, la voilà, la supériorité de l'Occident : « Cette discipline de vie qui s'efforce d'obtenir que la personne humaine soit suffisamment respectée pour qu'on ne trouve pas normal de supprimer les vieillards et les infirmes. »

La conclusion s'impose face aux anthropophages, aux dépeceurs et autres *comprachicos*, l'Europe, l'Occident incarnent le respect de la dignité humaine.

8. *Les Carnets de Lucien Lévy-Bruhl*, Presses Universitaires de France, 1949.

Mais passons et pressons, crainte que notre pensée ne s'égare vers Alger, le Maroc, et autres lieux où, à l'heure même où j'écris ceci, tant de vaillants fils de l'Occident, dans le clair-obscur des cachots, prodiguent à leurs frères inférieurs d'Afrique, avec tant d'inlassables soins, ces authentiques marques de respect de la dignité humaine qui s'appellent, en termes techniques, « la baignoire », « l'électricité », « le goulot de bouteille ».

Pressons : M. Caillois n'est pas encore au bout de son palmarès. Après la supériorité scientifique et la supériorité morale, la supériorité religieuse.

Ici, M. Caillois n'a garde de se laisser abuser par le vain prestige de l'Orient. L'Asie, mère des dieux peut-être. En tout cas, l'Europe, maîtresse des rites. Et voyez la merveille : d'un côté hors d'Europe, des cérémonies type vaudou avec tout ce qu'elles comportent « de mascarade burlesque, de frénésie collective, d'alcoolisme débraillé, d'exploitation grossière d'une naïve ferveur », et de l'autre — côté Europe —, ces valeurs authentiques que célébrait déjà Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme :* « les dogmes et les mystères de la religion catholique, sa liturgie, le symbolisme de ses sculpteurs et la gloire du plain-chant ».

Enfin, ultime motif de satisfaction :

Gobineau disait : « Il n'est d'histoire que blanche. » M. Caillois, à son tour, constate : « Il n'est d'ethnographie que blanche. » C'est l'Occident qui fait l'ethnographie des autres, non les autres qui font l'ethnographie de l'Occident.

Intense motif de jubilation, n'est-il pas vrai ?

Et pas une minute, il ne vient à l'esprit de M. Caillois que les musées dont il fait vanité, il eût mieux valu, à tout prendre, n'avoir pas eu besoin de les ouvrir ; que l'Europe eût mieux fait de tolérer à côté d'elle, bien vivantes, dynamiques et prospères, entières et non mutilées, les civilisations extra-européennes ; qu'il eût mieux valu les laisser se développer et s'accomplir que de nous en donner à admirer, dûment étiquetés, les membres épars, les membres morts ; qu'au demeurant, le musée par lui-même n'est rien ; qu'il ne veut rien dire, qu'il ne peut rien dire, là où la béate satisfaction de soi-même pourrit les yeux, là où le secret mépris des autres dessèche les cœurs, là où, avoué ou non, le racisme tarit la sympathie ; qu'il ne veut rien dire s'il n'est pas destiné

qu'à fournir aux délices de l'amour-propre ; qu'après tout, l'honnête contemporain de saint Louis, qui combattait mais respectait l'Islam, avait meilleure chance de le connaître que nos contemporains même frottés de littérature ethnographique qui le méprisent.

Non, jamais dans la balance de la connaissance, le poids de tous les musées du monde ne pèsera autant qu'une étincelle de sympathie humaine.

La conclusion de tout cela ?

Soyons justes ; M. Caillois est modéré.

Ayant établi la supériorité dans tous les domaines de l'Occident ; ayant ainsi rétabli une saine et précieuse hiérarchie, M. Caillois donne une preuve immédiate de cette supériorité en concluant à n'exterminer personne. Avec lui les nègres sont sûrs de n'être pas lynchés, les Juifs de ne pas alimenter de nouveaux bûchers. Seulement, attention ; il importe qu'il soit bien entendu que cette tolérance, nègres, Juifs, Australiens, la doivent, non à leurs mérites respectifs, mais à la magnanimité de M. Caillois, non à un diktat de la science, laquelle ne saurait offrir de vérités qu'éphémères, mais à un décret de la conscience de M. Caillois, laquelle ne saurait être qu'absolue ; que cette tolérance n'est conditionnée par rien, garantie par rien si ce n'est par ce que M. Caillois se doit à lui-même.

Peut-être la science commandera-t-elle un jour de débarrasser la route de l'humanité de ces poids lourds, de ces *impedimenta*, que constituent des cultures arriérées et des peuples attardés, mais nous sommes assurés qu'à l'instant fatal la conscience de M. Caillois, qui, de bonne conscience, se mue aussitôt en belle conscience, arrêtera le bras meurtrier et prononcera le *Salvus sis*.

Ce qui nous vaut la note succulente que voici : « Pour moi, la question de l'égalité des races, des peuples, ou des cultures, n'a de sens que s'il s'agit d'une égalité dé droit, non d'une égalité de fait. De la même manière, un aveugle, un mutilé, un malade, un idiot, un ignorant, un pauvre (on ne saurait être plus gentil pour les non-Occidentaux), ne sont pas respectivement égaux, au sens matériel du mot, à un homme fort, clairvoyant, complet, bien portant, intelligent, cultivé ou riche. Ceux-ci ont de plus grandes capacités qui d'ailleurs ne leur donnent pas plus de droits, mais seulement plus de devoirs… De même, il existe

actuellement, que les causes en soient biologiques ou historiques, des différences de niveau, de puissance et de valeur entre les différentes cultures. Elles entraînent une inégalité de fait. Elles ne justifient aucunement une inégalité de droits en faveur des peuples dits supérieurs, comme le voudrait le racisme. Elles leur confèrent plutôt des charges supplémentaires et une responsabilité accrue. »

Responsabilité accrue ? Quoi donc, sinon celle de diriger le monde ?

Charge accrue ? Quoi donc, sinon la charge du monde ?

Et Caillois-Atlas de s'arc-bouter philantropiquement dans la poussière et de recharger ses robustes épaules de l'inévitable fardeau de l'homme blanc.

On m'excusera d'avoir si longuement parlé de M. Caillois. Ce n'est pas que je surestime a quelque degré que ce soit la valeur intrinsèque de sa « philosophie » (on aura pu juger du sérieux d'une pensée qui, tout en se revendiquant de l'esprit de rigueur, sacrifie si complaisamment aux préjugés et barbote avec une telle volupté dans le lieu commun), mais elle méritait d'être signalée, parce que significative.

De quoi ?

De ceci que jamais l'Occident, dans le temps même où il se gargarise le plus du mot, n'a été plus éloigné de pouvoir assumer les exigences d'un humanisme vrai, de pouvoir vivre l'humanisme vrai — l'humanisme à la mesure du monde.

Des valeurs inventées jadis par la bourgeoisie et qu'elle lança à travers le monde, l'une est celle de *l'homme* et de l'humanisme — et nous avons vu ce qu'elle est devenue — l'autre est celle de la nation.

C'est un fait : la *nvation* est un phénomène bourgeois…

Mais précisément, si je détourne les yeux de l'homme pour regarder les nations, je constate qu'ici encore, le péril est grand ; que l'entreprise coloniale est, au monde moderne, ce que l'impérialisme romain fut au monde antique : préparateur du *Désastre* et fourrier de la *Catastrophe* : Eh quoi ? les Indiens massacrés, le monde musulman vidé de lui-même, le monde chinois pendant un bon siècle souillé et dénaturé ; le monde nègre disqualifié ; d'immenses voix à tout jamais éteintes ; des foyers dispersés au vent ; tout ce bousillage, tout ce gaspillage, l'humanité réduite au monologue et vous croyez que tout cela ne se paie pas ? La vérité est que, dans cette politique, la *perte de l'Europe elle-même est inscrit*e, et, que l'Europe, si elle n'y prend garde, périra du vide qu'elle a fait autour d'elle.

On a cru n'abattre que des Indiens, ou des Hindous, ou des Océaniens, ou des Africains. On a en fait renversé, les uns après les autres, les remparts en deçà desquels la civilisation européenne pouvait se développer librement.

Je sais tout ce qu'il y a de fallacieux dans les parallèles historiques, dans celui que je vais esquisser notamment. Cependant, que l'on me permette ici de recopier une page de Quinet pour la part non négligeable de vérité qu'elle contient et qui mérite d'être méditée.

La voici :

« On demande pourquoi la barbarie a débouché d'un seul coup

dans la civilisation antique. Je crois pouvoir le dire. Il est étonnant qu'une cause si simple ne frappe pas tous les yeux. Le système de la civilisation antique se composait d'un certain nombre de nationalités, de patries, qui, bien qu'elles semblassent ennemies, ou même qu'elle s'ignorassent, se protégeaient, se soutenaient, se gardaient l'une l'autre. Quand l'empire romain, en grandissant, entreprit de conquérir et de détruire ces corps de nations, les sophistes éblouis crurent voir, au bout de ce chemin, l'humanité triomphante dans Rome. On parla de l'unité de l'esprit humain ; ce ne fut qu'un rêve. Il se trouva que ces nationalités étaient autant de boulevards qui protégeaient Rome elle-même… Lors donc que Rome, dans cette prétendue marche triomphale vers la civilisation unique, eut détruit, l'une après l'autre, Carthage, l'Égypte, la Grèce, la Judée, la Perse, la Dacie, les Gaules, il arriva qu'elle avait dévoré elle-même les digues qui la protégeaient contre l'océan humain sous lequel elle devait périr. Le magnanime César, en écrasant les Gaules, ne fît qu'ouvrir la route aux Germains. Tant de sociétés, tant de langues éteintes, de cités, de droits, de foyers anéantis, firent le vide autour de Rome, et là où les barbares n'arrivaient pas, la barbarie naissait d'elle-même. Les Gaulois détruits se changeaient en Bagaudes. Ainsi la chute violente, l'extirpation progressive des cités particulières causa l'écroulement de la civilisation antique. Cet édifice social était soutenu par les nationalités comme par autant de colonnes différentes de marbre ou de porphyre.

Quand on eut détruit, aux applaudissements des sages du temps, chacune de ces colonnes vivantes, l'édifice tomba par terre et les sages de nos jours cherchent encore comment ont pu se faire en un moment de si grandes ruines ! »

Et alors, je le demande : qu'a-t-elle fait d'autre, l'Europe bourgeoise ? Elle a sapé les civilisations, détruit les patries, ruiné les nationalités, extirpé « la racine de diversité ». Plus de digue. Plus de boulevard. L'heure est arrivée du Barbare. Du Barbare moderne. L'heure américaine. Violence, démesure, gaspillage, mercantilisme, bluff, grégarisme, la bêtise, la vulgarité, le désordre.

En 1913, Page écrivait à Wilson :

« L'avenir du monde est à nous. Qu'allons-nous faire lorsque bientôt la domination du monde va tomber entre nos mains. »

Et en 1914 : « Que ferons-nous de cette Angleterre et de cet Empire, prochainement, quand les forces économiques auront mis entre nos mains la direction de la race ? »

Cet Empire… Et les autres…

Et de fait, ne voyez-vous pas avec quelle ostentation ces messieurs viennent de déployer l'étendard de l'anti-colonialisme ?

« *Aide aux pays déshérités* », dit Truman. « Le temps du vieux colonialisme est passé ». C'est encore du Truman.

Entendez que la grande finance américaine juge l'heure venue de rafler toutes les colonies du monde. Alors, chers amis, de ce côté-ci, attention !

Je sais que beaucoup d'entre vous, dégoûtés de l'Europe, de la grande dégueulasserie dont vous n'avez pas choisi d'être les témoins, se tournent — oh ! en petit nombre — vers l'Amérique, et s'accoutument à voir en elle une possible libératrice.

« L'aubaine ! » pensent-ils.

« Les bulldozers ! Les investissements massifs de capitaux ! Les routes ! Les ports !

— Mais le racisme américain ?

— Peuh ! le racisme européen aux colonies nous a aguerris ! »

Et nous voilà prêts à courir le grand risque yankee. Alors, encore une fois, attention.

L'américaine, la seule domination dont on ne réchappe pas. Je veux dire dont on ne réchappe pas tout à fait indemne.

Et puisque vous parlez d'usines et d'industries, ne voyez-vous pas, hystérique, en plein cœur de nos forêts ou de nos brousses, crachant ses escarbilles, la formidable usine, mais à larbins, la prodigieuse mécanisation, mais de l'homme, le gigantesque viol de ce que notre humanité de spoliés a su encore préserver d'intime, d'intact, de non souillé, la machine, oui, jamais vue la machine, mais à écraser, à broyer, à abrutir les peuples ?

En sorte que le danger est immense…

En sorte que, si l'Europe occidentale ne prend d'elle-même, en Afrique, en Océanie, à Madagascar, c'est-à-dire aux portes de l'Afrique du Sud, aux Antilles, c'est-à-dire aux portes de l'Amérique, l'initiative d'une politique des *nationalités*, l'initiative d'une politique nouvelle

fondée sur le respect des peuples et des cultures ; que dis-je ? Si l'Europe ne galvanise les cultures moribondes ou ne suscite des cultures nouvelles ; si elle ne se fait réveilleuse de patries et de civilisations, ceci dit sans tenir compte de l'admirable résistance des peuples coloniaux, que symbolisent actuellement le Viet-Nam de façon éclatante, mais aussi l'Afrique du R.D.A., l'Europe se sera enlevé à elle-même son ultime *chance* et, de ses propres mains, tiré sur elle-même le drap des mortelles ténèbres.

Ce qui, en net, veut dire que le salut de l'Europe n'est pas l'affaire d'une révolution dans les méthodes ; que c'est l'affaire de la *Révolution* : celle qui, à l'étroite tyrannie d'une bourgeoisie déshumanisée, substituera, en attendant la société sans classes, la prépondérance de la seule classe qui ait encore mission universelle, car dans sa chair elle souffre de tous les maux de l'histoire, de tous les maux universels : le prolétariat.



Le *Discours sur le colonialisme* a paru pour la première fois en 1950 aux éditions Réclame, puis en 1955 aux éditions Présence africaine dans une version revue et actualisée par l'auteur.
Le présent fichier a été établi à partir de la réédition de 1994 par cette dernière maison d'édition.